

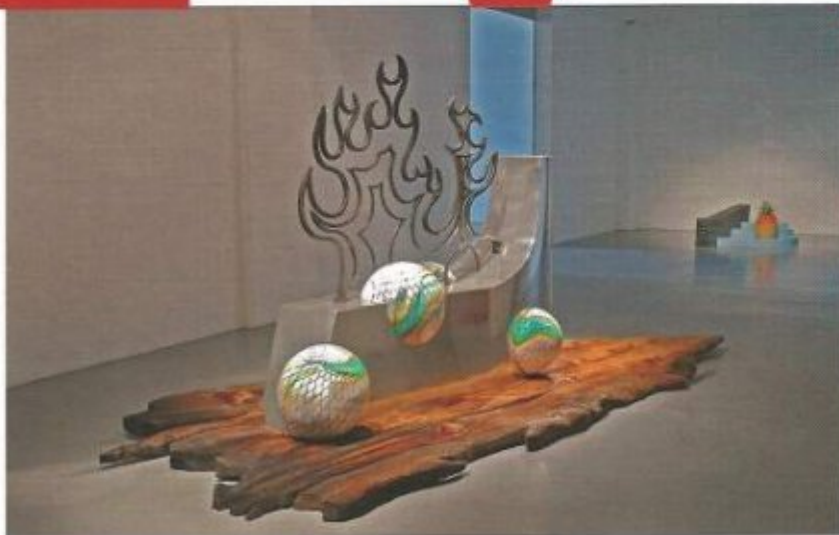
WILFRID ALMENDRA

Live sculptures

Par Mathilde Villeneuve

Des branches, aux allures de tuyaux en aluminium version pot d'échappement, émanent d'un tronc d'arbre sectionné, verni, et aux nervures creusées. Une grosse menotte en acier y est accrochée comme pour sceller la sculpture au sol. Cette œuvre présentée dans l'exposition collective *Zones arides* à la Fondation d'entreprise Ricard est à l'image des récentes pièces de Wilfrid Almendra qui mixent les techniques et les matériaux dans des compositions déjantées. Si l'artiste s'est d'abord adonné, en compagnie du tandem d'artistes Daniel Dewar et Grégory Gicquel, à la reproduction de truelles, de pioches ou de BMX, il a progressivement opté pour des sculptures plus abstraites et narratives. En s'appropriant les stéréotypes de pratiques amateurs diverses - surf, équitation, moto, parmi tant d'autres - il élabore des œuvres hybrides qui dévient à l'infini leurs multiples scénarii. Pour sa première exposition monographique au Frac Aquitaine de Bordeaux, *Rock Garden*, Wilfrid Almendra plante le décor d'un jardin zen barockisé, tout autant inspiré d'un art de composition japonais que des sculptures de Robert Grosvenor.

Ça démarre plutôt soft : un grand bassin d'eau s'étire dans l'allée principale du Frac. Alors qu'elle constituait à l'origine une piste de lancement de galets, l'étendue n'est aujourd'hui vouée qu'à refléter l'architecture alentour et à y déverser ses vertus méditatives. Sur le mur d'en face, s'alignent sagement des guitares électriques, à leur tour réduites au silence. Car si ces *Hand Made Guitar Bodies* (2004) - également réalisées en collaboration avec Dewar et Gicquel - ont été reproduites à l'identique, elles ont été au passage évidées de leur appareillage. Si bien que dans les creux de ces icônes du rock apparaît le dessin de formes géométriques. Ailleurs, les œuvres, résistantes à une lecture unique et lapidaire, se revendiquent davantage issues d'un « mixe d'attention ». *Wahawa* (2004) allie un esprit surfien - la vague, la forme en suspend - à l'estampe japonaise - le dessin d'une feuille de figuier. La vague est recouverte de carrelage blanc et dessinée au feutre. Du coup, l'objet glacé (il apparaît même tranchant quand on en fait le tour) affiche des airs de statuette en porcelaine digne des décorations domestiques les plus kitsch. Cette confrontation entre nature et (s)cult(p)ure, Wilfrid Almendra en fait déjà la démonstration avec *After a Long Day of Riding*, une marée de gravier qui se déploie sur le sol du Lieu unique, comme une dune de désert aux ondes voluptueuses que repousse une grande



WILFRID ALMENDRA
Rock Garden, 2006.
Vue de l'exposition au Frac-Collection Aquitaine.
Courtesy de l'artiste.
Photo Frédéric Delpech

pelte de chasse-neige. Une pelle en acier sablée à la main et tenue par deux bûches en bois, elles-mêmes taillées à la tronçonneuse et veinées au ciseau. Cette précision technique est à prendre au sérieux, quand on sait que, mise à part *VLZ310* (2004) - un petit muret d'acier, accolé à des marches de piscine sur lequel trône un ananas géant en céramique - pour lequel l'artiste délègue une partie de la réalisation à une potière, il est l'artisan de toutes ses pièces. Passant du CAP, BEP, Bac pro (maintenance des systèmes de production) à l'école des beaux-arts de Rennes, et travaillant aujourd'hui en plein cœur d'une zone industrielle à Cholet, Almendra n'est pas du genre à jouer les chefs d'orchestre effarouchés. Partisan, au contraire, d'un façonnage artisanal et laborieux de ses pièces, il maîtrise toute une gamme de savoir-faire - de la tronçonneuse, à la fraiseuse, en passant par le chalumeau et le ciseau à bois - qu'il sublime tout particulièrement dans les deux pièces produites pour l'exposition, *Good Bye Sunny Dream* (2006) et *Backflip dans un hangar* (2006). La première - une coque de bateau en aluminium juchée sur un long morceau de bois - ressemble à un radeau de la méduse, ou à une otarie coiffée d'une couronne en fer forgé, à moins que ce ne soit un surf préhistorique tatoué des flammes de l'enfer. Autant de pistes de lectures qui ne s'emmêlent que davantage quand on y ajoute les boules en céramique tout droit sorties d'une peinture surréaliste qui pullulent sur la coque. S'agit-il de casques de moto, de ballons de football, ou de cerveaux en gestation ? Avec la

deuxième pièce, on quitte le bateau pour un trip en bécane. À l'avant, un carter de moto s'écrase sur un socle en béton, lui-même percé par des cristaux brûlés à l'acide, en lieu et place des luxueux bouchons de radiateurs automobiles. À l'arrière, des tentacules en doublure de blouson en jean grimpent le long du mur, esquissant les lignes de fuite de la machine menaçante. Le tout, qui est déposé sur un parterre en bois découpé tel un puzzle, a coûté un bon mois et demi à son créateur. Une moyenne pour cet artiste qui met un point d'honneur à faire prendre forme à ces sculptures dans le temps, en y intégrant les défauts et accidents de fabrication. Chez Almendra, ce n'est plus l'émergence de la forme qui s'avère essentielle mais bien la mise en relation de ses composants. Dans ces systèmes en réseau qui se complexifient au fur et à mesure des éléments rajoutés, des nouvelles possibilités de narration naissent les unes des autres, par dérive de sens et par association d'idées. Tant et si bien qu'on ne se sait décidément plus par quel bout les prendre, et c'est tant mieux.

→ Wilfrid Almendra, *Rock Garden*, au Frac Aquitaine, Bordeaux, du 2 novembre au 13 janvier 2007.

→ Exposition collective *Zones arides*, au Lieu unique, Nantes, du 12 novembre au 7 janvier janvieret à la Fondation d'entreprise Ricard, Paris, du 24 novembre au 7 janvier 2007.

→ Exposition à l'école supérieure d'art de Clermont-Ferrand, du 16 mars au 15 mai 2007, vernissage le 15 mars, commissariat Sylvain Lizon et Elisabeth Wetterwald.